

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 17 avril 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos clichés de gravures.—Poésie. Dites-le-moi, par P. Blanchemin—Etiquette.—Notes et impressions.—La Porteuse de Pain (suite).—Les premières armes.—Modes de printemps—Nos souvenirs.—Un conseil par semaine.—Rébus.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de M. T.-V. Powderly, président de l'Association des Chevaliers du Travail.—Les premières armes—Gravure du feuilleton.—Modes de printemps.—Rébus

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	\$86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A NOS LECTEURS

La semaine prochaine, le "Monde Illustré" paraîtra à douze pages, au lieu de huit, et commencera en même temps la publication d'un nouveau feuilleton illustré,

LES DEUX SŒURS

qui sera certainement le plus intéressant et le plus émouvant qui aura jamais été publié en Canada.

Le prix d'abonnement reste le même.

ENTRE-NOUS

Erin go bragh

HA journée du huit avril de cette année fera époque dans l'histoire de l'empire britannique, et plus particulièrement dans celle de l'Irlande.

Pauvre Irlande ! toujours fidèle à sa foi, à ses souvenirs, à ses aspirations, va-t-elle enfin recevoir le prix de sa constance, de ses efforts, de son long martyre ?

Le monde entier a les yeux fixés sur elle et suit avec passion la lutte engagée depuis des siècles entre cette petite île catholique et persécutée, et l'Angleterre hautaine, impitoyable et tyrannique.

Ainsi que cela a lieu souvent aux approches de grands événements, le peuple a cherché, dès le matin, dans la nue, dans l'air, dans tout ce qui l'entourait, des signes extérieurs, d'où il pouvait conclure quelque chose à propos du résultat de la lutte oratoire qui allait avoir lieu à la Chambre des Communes de Londres.

Vers deux heures de l'après-midi, un peu avant l'ouverture de la séance, on remarqua que la grande horloge de la tour Victoria avait cessé tout à coup de marcher, et cela fut regardé comme un présage de mauvais augure.

A quatre heures, au moment où le président de la Chambre prenait son siège, le temps changea subitement, les nuages s'amoncelèrent, le jour s'obscurcit et les sourds grondements du tonnerre se firent entendre.

Au dehors, la scène était indescriptible, la foule grossissait à chaque instant, prêtres catholiques, hommes politiques, représentants des différentes sociétés irlandaises, banquiers, armateurs, mar-

chands, ouvriers, se massaient dans les rues voisines du Parlement, attendant des nouvelles de la Chambre.

C'est qu'il s'agissait en effet de l'affranchissement d'une nation, de la liberté d'un peuple, du triomphe de la vérité !

* * *

Le coup d'état tenté par M. Gladstone est vraiment unique dans l'histoire, c'est un coup d'audace étonnant dans lequel il joue sa position, son autorité, son passé, sa popularité, tout.

Que le succès couronne ou non sa tentative, le premier ministre, le chef du parti libéral anglais, aura agi en honnête homme et en bon patriote.

Les applaudissements du monde ont accueilli son discours, et cela vaut mieux que les protestations des retardataires qui, tôt ou tard, seront broyés sans pitié et sans regret.

Cette question intéresse tous les Canadiens, car il s'agit de nos frères en religion qui ont été persécutés depuis plus de deux cents ans, à raison même de leur croyance religieuse.

* * *

Le discours de l'hon. M. Gladstone est un chef-d'œuvre d'éloquence et de bon sens, aussi a-t-il été accueilli avec enthousiasme par tous les Irlandais, bien que quelques parties du plan de réforme proposé ne les satisfassent pas complètement.

On ne peut tout avoir en un jour.

La plupart des journaux de Londres sont furieux. Il ne faudrait cependant pas prendre leurs articles comme l'expression des idées du peuple anglais.

On le sait depuis longtemps, les journaux de Londres appartiennent à quelques capitalistes et ne reflètent que les idées de ceux-ci et sont à leur service corps et âme.

Ce ne sont pas de véritables journaux, ce sont les organes d'une coterie.

Il faut aller dans les provinces pour trouver des journalistes indépendants et qui disent carrément leur façon de penser et celle du peuple.

Celui qui ne lit que les journaux de Londres, court grand risque d'être mal renseigné sur les sentiments du peuple anglais.

Il n'est en effet pas un Anglais de bon sens et exempt de fanatisme qui ne convienne que la position faite à l'Irlande depuis plusieurs siècles est indigne d'une nation civilisée.

Mais, les fanatiques sont nombreux, le protestantisme, l'intérêt, les haines de races font leur œuvre, et on a vu aussitôt ces timorés et ces tyrans se lever en disant que c'était détruire l'Empire que d'accorder à l'Irlande le droit de se gouverner elle-même.

Il est probable que le projet de M. Gladstone ne sera pas accepté par la Chambre des Lords, mais le cri a été jeté en pleine chambre et l'adoption du *Home rule* n'est plus qu'une question de temps.

Dieu protège l'Irlande !

* * *

Les négociations entreprises récemment au sujet des grèves des Etats-Unis, et principalement de la grève des employés de la compagnie du Grand South Western, bien que couronnées de peu de succès jusqu'à présent, ont au moins démontré clairement la fermeté, la dignité, le bon sens pratique et l'honnêteté du chef de l'organisation des Chevaliers du Travail.

Terence-Vincent Powderly est une personnalité en même temps que le représentant d'une force, d'une puissance, d'une armée.

Un chef qui commande à un million d'hommes n'est jamais le premier venu, mais quand un citoyen arrive à cette position sans autre force que son énergie, ses talents et son intelligence, on est forcé de reconnaître qu'il doit être doué d'un ascendant supérieur ; en voyant qu'il ne se sert de ce pouvoir que pour venir en aide à ceux qui l'ont élu, et qu'au contraire de la plupart des souverains moins aimés et moins respectés que lui, il se contente d'une maigre rémunération pour tenir son rang, on doit admettre que celui qui se conduit ainsi est un homme sincère, honnête et convaincu.

M. Powderly, dont nous donnons aujourd'hui le portrait, est un homme de trente-sept ans ; il est

né à Cardendale, Pennsylvanie, en 1849. A treize ans il était aiguilleur, au service de la Delaware & Hudson Canal Company. A dix-sept ans, il entra dans les ateliers de la compagnie, qu'il quitta trois ans après pour la Delaware, Lackawanna & Western Railroad Company, à Scranton.

Désireux de s'instruire et de connaître à fond son métier, travaillant à la forge durant tout le jour, il oubliait la fatigue pour consacrer ses soirées à l'étude du dessin, et devint bientôt un mécanicien de première classe.

En 1870, M. Powderly devint membre de l'Union Nationale des mécaniciens et forgerons, qui le choisit, peu de temps après, pour son président. C'est alors qu'il commença à étudier sérieusement le problème du travail.

Mêlé depuis sa naissance à la classe ouvrière, témoin des souffrances de ses semblables, souffrances dont il a eu sa part, il résolut de vouer tous ses instants de loisir à l'étude des causes de la misère du travailleur, et chercha à en trouver le remède.

Ses observations le conduisirent au raisonnement suivant : "L'introduction des machines-outils a supprimé l'habileté du travailleur ainsi qu'une partie de la main-d'œuvre, et a produit cet effet, qu'un homme, après un apprentissage de cinq ans, a pour adversaire une machine, dirigée par un jeune garçon, et que la machine produit plus et mieux que lui. De cette lutte où le mécanicien a le dessous, il résulte que le salaire de l'ouvrier, capable, instruit et habile, est réduit à celui du journalier ! De là aussi devient la nécessité de relever la dignité de l'ouvrier que des circonstances indépendantes de sa volonté relèguent souvent à un niveau inférieur."

Plus tard, il étudia plus spécialement la question de la lutte du capital et du travail, et eut pour but de concilier ces deux éléments.

* * *

M. Powderly, cependant, ne croyait pas pouvoir atteindre le but qu'il se proposait, à moins de fonder une organisation, non restreinte à certaines classes ou divisions d'ouvriers, mais comprenant tous les travailleurs.

Les mécaniciens accueillirent d'abord froidement cette proposition, et, ne pouvant donner suite à son projet, il le mûrit par la réflexion et continua ses études.

En 1874, le hasard le fit assister à une réunion des Chevaliers du Travail, qui était alors une société secrète. Employés, ouvriers, journaliers de toutes sortes, étaient assemblés et, trouvant dans cette société les éléments de l'idéal qu'il poursuivait, il en devint membre et travailla énergiquement à son succès.

Il réussit à décider l'Union des Mécaniciens à faire partie de l'association, et forma ainsi, en 1876, l'Assemblée Locale, n° 222. Plusieurs autres sociétés locales, du même genre, furent fondées dans le comté Lackawanna, et formèrent une assemblée de district, qui choisit M. Powderly pour secrétaire — position qu'il a toujours gardée depuis cette époque.

La société grandit rapidement, et en janvier 1878, la première assemblée générale des Chevaliers du Travail eut lieu, à Reading, Pennsylvanie. On adopta une constitution, et Ulrich S. Stevens, fondateur de la société en 1869, fut choisi comme grand-maître ouvrier.

* * *

Je vous prie de remarquer, à ce sujet, que vous entendrez souvent parler des loges, des Chevaliers du Travail, de grand-maître, de maîtres ouvriers, compagnons, etc, mais il ne faudrait pas conclure, de cette analogie de mots, qu'il s'agit de franc-maçonnerie, ce serait commettre une grande erreur.

Les francs-maçons ne sont pour rien dans l'affaire.

Ces noms de loges, maîtres, etc, sont souvent adoptés par nos voisins, les Américains, dans une foule de circonstances, et ne s'appliquent pas uniquement à une classe d'individus, comme cela existe chez nous.

Je fais cette remarque afin d'être bien compris et de ne pas être soupçonné de vouloir parler de près ou de loin d'une société condamnée par l'Eglise.

Je m'occupe des Chevaliers du Travail seule-